

La vieillesse, à vivre, survivre ou mourir, en plein face ! **Série grise, de Claire Huynen : pas forcément un « coup de cœur »**

Atypique et acerbe, ce troisième roman de Claire Huynen, *Série grise*, nous conduit tout droit chez les vieux, les vieux de « Mathusalem »⁽¹⁾. Il s'agit d'une maison de retraite pour « adultes valides ». L'ouvrage s'ouvre sur : « *Les vieux m'emmerdent. Il faut dire que je suis le premier objet de mon dédain* ». Le ton est donné...

Nombre de romans tentent de présenter une vieillesse joyeuse, pleine de rebondissements, comme pour rassurer le lecteur sur ses jours à venir. Rien de tel avec *Série grise*. Dès les premières lignes, on comprend que ce sera grinçant et caustique !

Le narrateur, vieil homme seul de 70 ans, raconte sa vie de vieillard, sorte de moribond en sursis dont le quotidien ressemble davantage à un naufrage qu'à une joyeuse retraite. Tout y est passé en revue depuis l'admission (petite fête d'entrée en présence des autres résidents – règlement intérieur à l'appui), au premier et seul copain qu'il s'y fait, mais sans trop s'y investir car le temps est compté : « *Notre amitié ne resterait qu'une ébauche. Nous savions trop, chacun, l'inanité de croire à tout avenir. Nous finissons. Nous étions trop lucides pour tenter de commencer quoi que ce soit. Même une amitié. Surtout une amitié* ». On y découvre également les repas communs, les tentatives d'intimité, la solitude qui s'installe au milieu des autres.

« Mon enfermement à Mathusalem, même si je l'ai délibéré et accepté, a parfois pris pour moi des tours insupportables. J'accepte mal d'être vieux. Ou peut-être simplement d'être vivant. En tout cas je n'aime pas être vivant et vieux à la fois. Et le miroir rance que mes contemporains me tendent ici a parfois été insoutenable. Lors de mes premières années de réclusion, souvent j'ai envisagé la fuite. Certains jours, en apnée, je me précipitais hors les portes de ce mouroir avec l'intention de ne plus jamais y revenir. J'entreprenais de longues errances à travers la campagne. Je m'usais le corps en échappées irrésolues. Toujours, pourtant, la lassitude me rattrapait et c'est en résigné que je regagnais les portes du domaine ».



Un roman noir, très noir !

Mais alors pourquoi présenter un tel ouvrage ? À cause justement de ce regard sombre et lucide, où il ne s'agit plus de rêver des vieux jours heureux mais de regarder en face une triste réalité. Pour que la maison de retraite ne soit pas au fil des ans, comme au fil des pages, « l'hospice » géré par un personnel « *carcéral* ». Aussi parce que les vieux y

⁽¹⁾ – Paris : éd. Cherche-Midi, 2011 (109 p.). Nous informons les futurs éventuels lecteurs que l'ouvrage décrit une scène très explicite concernant la sexualité des pensionnaires de l'établissement.

sont décrits dans tout ce qui les définit, y compris corporellement.

Ce regard porté sur les chairs n'en est que plus criant de réalisme : tel un entomologiste, notre narrateur se livre à une « *autopsie à vif* » de son corps, de la tête aux pieds. L'auteure y va sans concession sur les odeurs – « *celle du cadavre qui s'installe* » – que ces corps défraîchis exhalent, annonçant la « *décomposition* » qui se joue derrière le paravent des chairs.

Ce sont aussi ces portes que le personnel ouvre sans y

être encore invité, cette intimité confisquée : « *On frappa à ma porte. Le son me fit sursauter. C'est une civilité que j'avais presque oubliée. Ici, chacun surgissait sans souci de l'intimité. Infirmières, médecins et autre personnel carcéral devaient considérer la délicatesse comme une mauvaise habitude qui ne seyait plus aux grabataires que nous étions devenus. Il est un âge pour tout. La pudeur n'était semble-t-il plus du mien* ». Et que dire de ces phrases adressées comme à la volée : « *Il a bien dormi, aujourd'hui ? Il va manger un peu, cette fois, avec son café ?* »